

LA GRANDE VÉNERIE du Duc d'Aumale A CHANTILLY

A la mémoire de S. A. R. Mgr le Duc d'AUMALE,

Monseigneur, Vos chasses étaient les plus belles de France.

Donatien LEVESQUE.

La Grande Vénerie du Duc d'Aumale à Chantilly

On m'a raconté qu'un jour le prince de Galles étant venu chasser à Chantilly M. le duc d'Aumale, pour honorer son hôte, aurait fait illuminer la forêt, et qu'un cerf fut forcé, la nuit, aux lueurs blafardes d'une immense lumière électrique.

C'eût été féérique, mais, hélas ! ce n'est ni vrai, ni vraisemblable.

Car si tout ce qui se rattachait aux chasses de Chantilly était admirablement conçu, rien n'y était arrangé pour jeter de la poudre aux yeux, de telle sorte qu'un profane aurait pu venir à un rendez-vous et s'écrier dans son désenchantement : « Comment, ce n'est que cela ! » Mais l'initié ne pouvait s'empêcher d'admirer cette apparente simplicité, sous laquelle se devinait le plus grand confortable et un luxe du meilleur aloi.

La tenue des hommes, leurs manières, leurs allures, la qualité des chevaux, la façon de mener la chasse, tout était parfait, les chiens l'étaient presque. Pour expliquer ma pensée et avant de commencer une série d'éloges, je ne puis m'empêcher de faire une petite critique que le duc d'Aumale ne voulait pas admettre, mais qu'en sa qualité de prince de la maison de France, il pardonnait : ses chiens n'étaient pas assez français.

Ils étaient même anglais et de pur-sang encore, étant tous achetés dans les réformes d'élevage des meutes de renards d'Angleterre.

Or, là-bas, comme on chasse en plaine, toujours en pays découvert, on recherche des chiens ayant certaines qualités fort appréciables d'ailleurs, mais on néglige beaucoup la voix, tandis qu'en France, pour chasser au bois, nous sommes forcés de développer le côté musical de la chasse et nous y arrivons en conservant les autres qualités tout autant que les Anglais.

J'aurais aimé voir à Chantilly des chiens criant bien.

Il en existe en France. Ceux qui les possèdent auraient été heureux et fiers de remonter l'équipage du prince. Ses chasses auraient été aussi vites, plus gales, plus entraînantes.

C'est du moins mon humble avis.

Si, dans un défaut, un chien, retrouvant la voie, prenait sur la meute une avance considérable, faisait une tête, comme on dit, il ne tardait pas à trouver un piqueur qui lui barrait le chemin, au passage d'une ligne.

L'homme levait son fouet sans bruit, sans cris, et le chien venait à sa botte, aussi soumis que s'il avait fait vœu d'obéissance.

Les retardataires arrivaient les uns après les autres et se rangeaient auprès de leur camarade, comme des fantassins à la parade.

Et si, pour témoigner leur impatience, ils aboyaient alors bruyamment, jamais un seul n'essayait de passer sous le fouet.

Dès qu'on l'abaissait, ils repartaient tous à la fois.

C'était joli et exécuté à merveille.

Je me souviens même qu'un jour un cerf, après une heure de chasse, avait pris l'eau dans les étangs de Commelles, près du petit château de la reine Blanche. Les chiens l'entouraient, mais, n'étant pas fatigué, il nageait au milieu d'eux et les dominait, comme s'il avait été sur terre. Sur un ordre, on rappela les chiens qui tous, sans hésiter, abandonnèrent la poursuite et vinrent au rivage se ranger derrière le piqueur.

Alors le cerf fut magnifique. Il sembla dire : « Monseigneur, puisque vous jouez si beau jeu, je jouerai aussi, moi, comme un prince. Et sortant de l'eau à son tour, il vint- passer à vingt pas devant la meute qui l'aboyait, immobile.

On lui donna dix minutes d'avance et l'on remit la meute sur la voie,

Il ne revint pas aux étangs, mais, quand ses forces faiblirent, il s'arrêta en plein bois, sur la terre ferme, et défendit bravement sa vie.

Comment s'obtenait un dressage aussi parfait ?

A l'automne et le matin, de bonne heure, quatre hommes à cheval allaient en forêt, menant quatre ou cinq vieux chiens et deux jeunes recrues. On lançait un cerf et les jeunes suivaient les vieux. Mais il arrivait qu'une biche ou quelque animal de change bondît sous le nez des conscrits qui couraient après. Immédiatement ils étaient rejoints et fouettés d'importance, de sorte qu'en quelques leçons ils apprenaient qu'il était impossible de se dérober par la fuite au châtement mérité et devenaient obéissants et sages.

J'ai toujours admiré avec quelle adresse les hommes rejoignaient leurs chiens, qui souvent chassaient à la muette.

Il est curieux que les Anglais hésitent à croire qu'en France les chiens qui chassent un animal ne le quittent pas pour un autre, quand les chiens anglais ont une aptitude très grande à ne pas prendre change.

Il est pourtant certain que l'équipage de Chantilly, composé de Fox-Hounds, après avoir attaqué un cerf, ne l'abandonnait pas pour un autre. Quant aux biches, il n'en faisait aucun cas.

Des invitations étaient envoyées chaque année au commencement de la saison. Elles portaient ces mots : « De la part du duc d'Aumale », et les dates des rendez-vous fixées à l'avance.

Mais la chasse de Chantilly était ouverte. Tout le monde pouvait y aller, et quiconque s'y conduisait selon les règles de la civilité à la chasse, était assuré qu'on ne trouverait pas sa présence importune. On n'a guère suivi en France cet exemple donné par un prince qui avait trop longtemps vécu en Angleterre pour ne pas admettre le public à voir courir ses chiens.

Les réunions étaient à certains jours très nombreuses, princes, gentilshommes, bourgeois et manants, et parmi ces derniers quelques lads des écuries d'entraînement, qui galopaient à tort et à travers, au risque de causer quelque accident déplorable.

Mais un homme de bonne compagnie se faisait présenter au prince, qui l'accueillait toujours avec la plus grande affabilité.

Au vicomte de Gironde qui avait exposé au Cercle des Mirlitons un beau portrait devant lequel le prince s'était arrêté huit mois auparavant :

« Monsieur, j'ai vu de vos tableaux, c'est de la belle peinture, je vous en fais mon compliment. »

La première fois que j'allai à Chantilly je fus très surpris, et bien agréablement, quand, à l'hallali, le capitaine des chasses vint, de la part du prince, m'offrir le pied droit du cerf forcé. Le pied gauche était, toujours réservé pour accrocher dans le chenil. J'allai remercier Son Altesse, qui me dit son regret de n'avoir pas à m'offrir des chasses aussi belles que celles de la forêt de Paimpont.

« Vous aimiez à plaisanter, Monseigneur : vos chasses étaient les plus belles de France. Quant au pied dont vous avez bien voulu me faire les honneurs, je l'ai placé à Paimpont, où je le garde, comme un beau souvenir au premier rang parmi mes autres trophées de chasse.

« D'autres raconteront vos talents militaires et diront quel éclat vous avez jeté sur l'Académie française. Moi, qui regarde en vous l'homme de sport, je ne vous trouve pas remplacé par vos confrères de l'Institut dans votre forêt de Chantilly, où je vous revois toujours au trot et toujours murmurant (j'allais dire grommelant) à votre cheval des paroles d'encouragement en anglais.

« Il faudrait à vos confrères, je le crains, pour se remettre des fatigues d'une chasse à courre, un repos trop long pour ne pas nuire à leurs travaux scientifiques, tandis que vous, à peine descendu de cheval, encore tout éperonné, vos bottes encore marquées du peu de boue qu'on pouvait ramasser dans les terrains sablonneux de vos bois, vous vous remettiez au travail dans la grande bibliothèque du château, avant de vous habiller pour le repas du soir.

« Et pendant que vous paraissiez absorbé à écrire l'histoire des Condés, vous aviez l'oreille ouverte aux conversations pourtant discrètes qui se faisaient autour de vous ; et au moment où l'on s'y attendait le moins, vous donniez une opinion toujours juste sur des sujets auxquels on pouvait vous croire étranger.

« C'est alors que, pour éprouver à quel point vous connaissiez tous les trésors de vos vitrines, des savants de toutes sortes vous ont tendu le piège innocent de parler devant vous de quelque livre rare, inconnu, ignoré, dont le titre figurait sur votre catalogue. On vous voyait alors vous lever tranquillement et aller droit à l'ouvrage mentionné, que vous rapportiez sans jamais vous tromper de rayon. »

Le prince de Galles, pour n'avoir pas chassé la nuit, n'en a pas moins assisté à plusieurs chasses de jour ; et toutes les fois qu'une Altesse Royale est venue il Chantilly, il a semblé que le temps et les cerfs se mettaient d'accord pour plaire aux augustes visiteurs

C'était presque un axiome qu'une chasse donnée en l'honneur d'un prince étranger devait être une belle chasse.

Quand l'impératrice d'Autriche y vint, elle arrivait d'Irlande, où elle avait, brillamment galopé derrière les chiens à travers un pays coupé de gros obstacles, dans des chasses autrement difficiles à suivre. Aussi ses chevaux étaient-ils entraînés, et dans la plus belle condition qu'on puisse imaginer.

Il y eut deux débûchers qui, s'ils parurent longs et durs à des cavaliers moins bien montés, semblèrent un jeu d'enfant à Sa Majesté Autrichienne. Puis l'animal de chasse étant entré dans une harde où il se trouva le dix-septième cerf, il fallut le déharder.

De sorte que les chiens, après avoir montré qu'ils pouvaient courir, firent voir qu'ils savaient aussi se garder du change et forcer un cerf au milieu de n'importe quel embarras.

Je doute que le dernier des Condés, ce grand veneur, eût jamais pu mieux faire.

La reine de Naples, au contraire, amena à Chantilly un cheval manquant de condition qui mourut étouffé dans un galop pour lequel il n'avait pas une préparation suffisante, et l'héroïne de Gaète renonça à la chasse à courre après ce premier essai malheureux.

Le duc de Bragance était plus amateur de fusils que de chasse à courre. Sa visite devait être la première étape d'un voyage à travers toutes les cours d'Europe. Elle fut aussi la dernière, car ce blond méridional se laissa prendre aux charmes de cette exquise princesse Amélie qui fut la cause innocente du second exil de sa famille et qu'il ramena en Portugal.

Pendant cet exil, un jour d'été qu'il m'avait fait l'honneur de me retenir à déjeuner, à Sheen-House, le comte de Paris me dit : « Il faudra revenir l'hiver prochain, nous irons faire un bon galop derrière les chiens de la reine »

A Londres, je rencontrai M. Coates :

- « Si le prince n'oublie pas ce qu'il vient de me dire, j'arriverai au premier appel. J'aurai besoin d'un bon cheval, pourrai-je compter sur vous ? - Je vous trouverai ce qu'il vous faudra, me répondit le chef des écuries du duc d'Aumale, il vous faudra un bon cheval. Le comte de Paris est mon élève ; ça ne me rajeunit pas, mais j'en suis fier. Il enfourchera le premier cheval que je lui présenterai, sans jamais se donner la peine, comme tant d'autres, de le faire monter devant lui pour voir ce qu'il sait faire. Si ses préoccupations ne le laissent pas aller à la Chasse aussi souvent qu'il le voudrait, il y peut marcher au premier rang, à côté de n'importe quel Anglais. Il ne sait pas ce que c'est que la peur, et, à la chasse comme en toutes choses, il ne connaît qu'une ligne, la droite »

On ne voyait que rarement aux rendez-vous le duc de Chartres, retenu à Rouen par ses devoirs de colonel ; mais quand il y venait, il trouvait moyen d'y faire de la photographie.

Pendant son exil en Angleterre, avant 1870, il avait fait demander des cerfs à Chantilly pour les essayer devant les Surrey-Stag-Hounds, et on lui avait envoyé quinze animaux, le résultat de tout un

panneautage. Dans le lot se trouva une biche qui eut beaucoup de succès, et jamais il n'y avait plus de monde au rendez-vous que les jours où l'on devait courir après la biche française.

La poursuite à outrance de la chasse anglaise plaisait au caractère entreprenant du prince, et les savants déduits de la vénerie, qu'il plaisantait volontiers, ne lui faisaient pas oublier l'émotion des galops à travers les champs du comté de Surrey.

Il y avait acquis la réputation de « Hardrider » quand il put rentrer en France où, sous le nom emprunté, transparent et illustre de Robert le Fort, il ne tarda pas à se faire le renom d'un vaillant capitaine.

C'est la chasse à courre qui finit par triompher du peu de goût que le jeune duc d'Orléans, avait pour l'équitation. N'écouter aucun conseil, il s'en allait, cahin-caha, courir après les chiens. Il avait quatorze ans quand il put servir au couteau son premier cerf. Ce succès l'avait encouragé, mais ce fut une chute qui lui donna enfin l'émulation nécessaire. En sautant un tronc d'arbre, son cheval l'avait désarçonné et jeté par-dessus ses oreilles. « Vous voyez bien, Monseigneur, lui dit tranquillement M. Coates qui le suivait, qu'il est utile quelquefois d'avoir une bonne assiette »

A côté de la belle figure de son père le duc de Nemours, j'ai vu plusieurs fois le comte d'Eu sur le grand cheval blanc qui galopait si vite sans avoir l'air de se presser dans son mouvement de balançoire.

Sa pensée distraite semblait s'égarer, au-delà des mers, vers ce trône dont il avait épousé l'héritière et qu'il paraissait avoir consolidé en conduisant les Brésiliens à la victoire.

Dans cette campagne contre le Paraguay il avait prouvé, disent les autorités compétentes, qu'il avait non seulement le physique, mais aussi les talents militaires des Condés.

Quand il fut décidé qu'on rendrait à leur destination ces belles écuries qui étalent sur la pelouse, en face de la tribune des courses, leur façade de palais, il y eut un moment d'inquiétude : on se demandait comment, avec une quarantaine de chevaux, on arriverait à occuper cet espace immense, voûté comme une cathédrale, où le prince de Condé en avait réuni deux cents.

Les chambres des cochers et palefreniers se trouvant placées sous les toits à la Mansard, la nécessité de remonter à une telle hauteur pouvait, à elle seule, causer une complication et un ralentissement dans le service.

Le luxe des grandes livrées d'autrefois demandait moins de temps que la correction des livrées modernes.

Un homme avait vite endossé une vaste houppelande suspendue dans un coin et, coiffé d'un grand chapeau tout doré, caché sa personne en sabots sous un entassement de galons.

Jadis, le style, c'était l'habit. Aujourd'hui c'est l'homme.

Aussi, comme un jour le duc d'Aumale demandait :

« Comment se fait-il que j'aie un homme pour deux chevaux quand mon oncle, le prince de Condé, en avait à peine un pour huit ?

« J'espère que Monseigneur me fait l'honneur de croire que la tenue de ses écuries n'est plus celle de son oncle », répondit simplement M. Coates, qui savait bien, d'ailleurs, que cette remarque n'était pas un reproche.

Et, de fait, la tenue des écuries, comme celle de la maison, était irréprochable. La moitié du bâtiment était occupée par un vaste manège, où l'on exerçait les chevaux à couvert par les temps de neige ou de gelée. Dans l'autre partie, on avait aménagé vingt boxes, vingt stalles et deux très grandes selleries, sortes de vitrines de 3 mètres de hauteur qui, dans cette immensité, faisaient à peine l'effet de commodes dans une chambre.

On se demandait pourquoi on les avait faites si petites jusqu'au moment où, par l'inspection de ce qu'elles contenaient, on se rendait compte de leurs grandes dimensions.

Des stalles en chêne bruni, larges et confortables, des grands boxes dans lesquels un cheval pouvait se reposer à l'aise, mais pas de cuivres superflus, pas de couronnes fragiles en sable multicolores, de l'ordre et de la propreté, rien de plus.

J'avais constaté la même simplicité élégante dans les écuries de la reine d'Angleterre, à Londres.

Pour suivre agréablement les chasses de Chantilly, où jamais un obstacle ne se présentait à sauter, il fallait des chevaux marchant bien au pas, bien au trot et pouvant donner de la vitesse au galop possédant, en un mot, les qualités d'un cheval de promenade.

Aussi, le duc d'Aumale, qui avait des visiteurs d'été à monter, tenait-il à ce que les chevaux des piqueurs fussent excellents de qualité et d'apparence. Tout sujet médiocre ou taré était réformé sans retard les autres, après la saison des chasses, se remettaient doucement de leurs fatigues et se préparaient à la saison suivante en promenant les amis du prince sur ce terrain élastique qui passe, au dire des entraîneurs pour le meilleur de France. Et cette cavalerie, relativement peu nombreuse, fournissait toujours ainsi des chevaux de promenade sages et des chevaux de chasse en condition.

Souvent le vautrait du prince de Joinville chassait le sanglier en forêt de Chantilly et avec un très grand succès. On a dit, avec juste raison, que sa carabine, faisant un peu trop tôt son office, avait parfois tué dans un ferme des sangliers qui n'auraient pas demandé mieux que de reprendre leur fuite après s'être arrêtés dans un moment de mauvaise humeur vraiment bien excusable.

Le prince agissait ainsi par l'horreur qu'il avait de voir découdre ses chiens. Il s'exposait pour eux, sans y songer, à se faire découdre lui-même. Plusieurs fois culbuté par des sangliers, il en rencontre même un qui fit cette chose étonnante de couper sa botte et de blesser son cheval à l'épaule et à la hanche d'un seul coup de boutoir.

Dès qu'il voyait sa meute aux prises avec un solitaire dont les défenses lui donnaient des inquiétudes, il se jetait dans la mêlée et, à bout portant, visait l'animal, même couvert par les chiens, sans que jamais sa balle s'égarât, tant étaient grands son sang-froid et son adresse.

Il lui arriva, étant à cheval, au trot, de tuer raide un sanglier qui traversait dans une ferme roulant la route de Senlis.

Le duc d'Aumale, étonné, ne put s'empêcher de s'écrier : « Bravo, mon frère, c'est un beau coup de carabine ! »

Quant à moi, j'avoue mes préférences pour l'emploi du couteau de chasse.

Le prince de Joinville avait l'ouïe un peu dure, mais, dans son métier de marin, il avait pris l'habitude d'observer la nature et de tirer parti de ses observations. Un jour, égaré dans les bois, il s'arrêta brusquement, et se tournant vers le cavalier qui le suivait : « Monsieur, entendez-vous la chasse ?

« Non, Monseigneur.

« Vous ne l'entendez pas, mais votre cheval l'entend. Regardez-le. »

Et, piquant dans la direction vers laquelle il avait vu l'animal tendre les oreilles, il ne tarda pas à retrouver ses chiens.

Le piqueur et les valets de chiens du vautrait avaient ordre de servir à la carabine tout sanglier armé qui, ne voulant plus courir, en appelait à la force.

Et le prince, malgré le plaisir qu'il trouvait à ce jeu, ne voulait pas qu'on l'attendît.

Un vieux solitaire, se faisant battre un jour en hallali courant dans une enceinte, le prince, le piqueur et les valets de chien descendirent tous de cheval et entrèrent au bois pour le servir.

Quand tout le monde fut bien engagé dans le fourré, l'animal en sortit et reprit sa course, suivi de M. Quiclet qui, trouvant la carabine encombrante et ne portant jamais que son couteau, était resté seul à cheval.

M. Quiclet m'a montré depuis, dans son salon, la tête de ce sanglier que le prince de Joinville lui avait envoyée avec cette inscription :

SOUVENIR DU 10 DECEMBRE 1874, CHANTILLY

PRIS A LA TABLE, SERVI AU COUTEAU PAR M.QUICLET, APRES 2H.1/2 DE CHASSE

M. Quiclet, qui dirigeait l'équipage de Chantilly, était bien l'homme du monde le mieux choisi pour démontrer que chasseur et bourru ne sont pas synonymes. On l'appelait, par courtoisie, le capitaine des chasses ; mais il n'avait, en réalité, aucun titre officiel. C'était un ami du duc d'Aumale, indépendant et sincère, montant dans la perfection des chevaux qu'il achetait lui-même, recherchant de bonnes allures et des membres solides, sans trop s'occuper des difficultés de caractère, comme s'il avait pensé que l'égalité du sien pouvait suffire pour deux.

Quand M. le comte de Paris résidait au château d'Eu, le prince de Joinville, son oncle, ne manquait jamais d'y venir chaque année en déplacement avec son vautrait (meute pour le sanglier), et, à l'occasion du mariage de la princesse Marie, fille aînée de M. le duc de Chartres, avec le prince Waldemar, il y eut dans la forêt une chasse au sanglier que la reine de Danemark, mère du fiancé, suivit en voiture.

On lui avait donné pour guide, sur le siège, à côté du cocher, un vieux garde, très au courant des refuges des animaux, qui la conduisit deux fois sur le passage du sanglier, dont la vue l'amusa beaucoup, et je n'en suis pas surpris, car je professe pour cette noble bête une véritable admiration.

On dit souvent qu'elle n'est qu'un vulgaire cochon. Certes, la comparaison est facile ; il n'est pas besoin d'une vive imagination pour la trouver, et la science lui donne raison en déclarant qu'ils descendent l'un de l'autre. Cela prouve tout simplement que les caractères les plus nobles et les plus braves peuvent s'avilir dans la servitude.

La chasse est un plaisir plein d'amères déceptions, et souvent tout tourne mal précisément le jour même où, l'assistance étant plus nombreuse et plus brillante, on voudrait voir tout marcher à souhait. Mais saint Hubert, patron des chasseurs, fut cette fois favorable à ses disciples, et nul organisateur de féerie n'aurait arrangé une mise en scène plus merveilleuse que celle qui termina cette journée.

Le sanglier, les jambes raidies, mais le cœur toujours fier dans sa poitrine haletante, avait été rejoint par la meute. En se défendant comme un désespéré pour vendre au moins chèrement la vie qu'il ne pouvait plus sauver, l'animai aux abois arriva sans s'en apercevoir sur le bord d'une carrière abandonnée et roula avec les chiens au fond du trou dont les bords escarpés ne leur permettaient plus de sortir.

La reine de Danemark eut le temps d'arriver et de contempler de haut en bas cet hallali extraordinaire.

En général, la chasse à courre dans nos forêts de France n'offre pas, au point de vue hippique, la même excitation qu'une chasse au renard aux environs de Melton- Mowbray , dans le Leicestershire.

Le duc de Chartres le savait mieux que personne. Pendant le premier exil de sa famille, il avait, nous l'avons dit, suivi en Angleterre des chasses anglaises à la manière anglaise ; aussi, excité par la présence des princes anglais, il voulut montrer qu'en France aussi il y avait deux manières de suivre les chiens, et au risque de se rompre le cou, à travers coteaux et ravins, il se lança sous-bois sans trouver d'imitateur.

Madame la comtesse de Paris assistait régulièrement aux chasses à courre du prince de Joinville ; mais elle n'aimait rien tant que la chasse du sanglier à tir avec un unique chien n'appartenant à aucune race définie, sorte de roquet dont un garde alsacien avait découvert et développé les étonnantes qualités.

Castor avait voué aux sangliers une haine féroce et, seul, il osait aller attaquer dans sa bauge la compagnie la plus nombreuse.

Devant la ténacité de cet avorton, les sangliers partaient, mais d'un pas tranquille, dignement, comme une garnison qui sort d'une place forte, enseignes déployées, avec tous les honneurs de la guerre. C'était une retraite, mais pas une fuite. Castor les accompagnait de ses cris, et comme il se taisait, dès qu'il les avait perdus de vue, on savait toujours vers quel endroit ils se dirigeaient et l'on avait le temps de s'y rendre.

Castor était resté en France, mais la princesse avait emporté son portrait dans un groupe où elle est photographiée avec lui et un énorme sanglier qu'elle avait tué par son aide.

Le courage de Castor plaisait à Madame la comtesse de Paris, qui se laissait parfois emporter elle-même par son ardeur jusqu'à la témérité.

Un jour, un sanglier qu'elle avait blessé se retourna sur elle, la chargeant dans son désir de vengeance. Mais elle, au lieu de fuir, courut au-devant de son adversaire et le tua raide d'une balle à bout portant. Le garde qui l'accompagnait, n'ayant pas le temps d'arrondir sa phrase dans les formules exigées par l'étiquette, n'avait pu s'empêcher de lui crier : « Faites donc attention ! ».

Si Madame la comtesse de Paris aimait les émotions de la chasse au sanglier, elle excellait surtout dans le tir difficile de la bécasse.

Cet oiseau voyageur ne s'élève pas à volonté comme le faisan, et qui veut l'atteindre ne doit pas craindre sa peine.

Mais la princesse était une marcheuse infatigable, et quand, sur le quai du Tréport j'ai assisté à son départ pour l'exil j'ai surpris bien des regards et entendu bien des paroles qui m'ont fait comprendre que ses mains, habiles à manier les armes à feu, avaient su également s'employer aux exercices de la charité ; que ses pas l'avaient aussi souvent portée vers des misères à soulager que vers des oiseaux à abattre et qu'elle avait su prêter l'oreille aux plaintes timides des pauvres mieux qu'à la voix rageuse de l'intrépide Castor.

Une expression très souvent employée et souvent mal comprise est celle-ci : Laisser-courre par un tel. Ce qui ne veut pas dire que la chasse a été dirigée par un tel, mais que c'est un tel qui a donné un cerf à courir, qu'on est allé attaquer le cerf rembuché par lui, qu'on a découpé sur sa brisée.

Le valet de limier qui fait son travail n'a pour se guider que les indications laissées par l'empreinte du pied, bien plus sûres d'ailleurs que celles de la tête. Et il arrivait parfois à la fin de la saison, en avril, qu'au moment où l'on s'attendait à voir bondir un superbe dix-cors, on voyait un animal sans tête, un cerf qui venait de perdre ses bois.

Je me rappelle en avoir vu un semblable sauter une ligne au lancer, et des assistants de s'écrier : « Tiens ! Une biche ! » Je n'ai pas oublié de quel air simple et assuré, et avec quel fin sourire M. Quiclet dit au prince : « Monseigneur, c'est pourtant bien un cerf, et, par le pied, je le garantis dix-cors. »

A l'hallali, il portait haut sa tête découronnée et, quoique sans armes, se défendait avec énergie. Il fallut lui couper le jarret pour l'abattre. A cette époque du printemps, les chiens, même les plus vieux et les plus confirmés, semblent tout d'un coup se laisser aller à chasser les biches de préférence.

Il faut croire que les cerfs, en perdant leurs bois, traversent une crise qui les bouleverse de telle façon qu'ils ne sont plus eux-mêmes et que leur fumet devient méconnaissable.

En Russie, on ne chasse pas à courre comme en France, et si les grands-ducs savaient parfaitement toutes les choses de la vénerie, ils ne les avaient jamais vues mises en pratique. Aussi voulaient-ils se rendre compte de tout et trois fois la meute étant découpée sur un cerf qu'il avait détourné, on put dire : Laisser-courre par le grand-duc Wladimir.

Dans cette situation en vedette, occupant la place la plus en vue de la vénerie française le capitaine des chasses de Chantilly était toujours prêt à donner les conseils de son expérience, et, comme les gens qui savent beaucoup, ne craignait pas, à l'occasion, d'avouer qu'il ne savait pas.

S'il croyait aux exploits cynégétiques de nos pères, il admettait que la génération nouvelle peut bien faire, elle aussi.

Un jour à cheval avec lui dans l'avenue du Bois de Boulogne, j'écoutais, bouche bée, une histoire de chasse merveilleuse qu'il me contait et qui s'était passée à Chantilly, du temps des Condés.

Et puis ajouta-t-il en matière de pérération, je n'y étais pas.

Le rendez-vous était fixé à midi à quelque carrefour de la forêt, où les piqueurs et valets de limier qui avaient fait le bois venaient faire leur rapport. La meute était conduite divisée en hardes de dix chiens, tenues par des hommes à cheval, ce qui permettait de la déplacer extrêmement vite et facilement. Au moment de l'attaque le duc d'Aumale, qui portait en sautoir, sur l'épaule droite, une trompe dont il se servait volontiers, M. Quiclet et le piqueur Hourvari se plaçaient de manière à voir l'animal au lancer et à sonner la vue.

On mettait cinq ou six limiers pour faire bondir le cerf ou les cerfs, car souvent il y en avait plusieurs ensembles, et dès que l'animal ou la harde avait vidé l'enceinte on découplait tout bas et raide sur la voie.

Forcément il se faisait quelquefois deux chasses, mais tous les chiens étaient bientôt ramenés à la même et ne la quittaient plus.

J'ai vu les limiers hésiter à attaquer dans des hardes de cerf où ils ne savaient auquel s'en prendre. J'ai vu aussi plusieurs gros cerfs ensemble refuser de partir et intimider les limiers. Mais on finissait toujours par les mettre en route et les séparer.

Les chenils étaient situés dans une cour attenant à la partie ouest des grandes écuries, au bord de la pelouse sur laquelle on les menait prendre leurs ébats et à laquelle tous ces chiens, en plus des chevaux de courses à l'entraînement, donnaient un mouvement amusant et extraordinaire.

Deux fois par jour, matin et soir, le piqueur en premier avec le piqueur en second et deux valets de chiens, tous à pied et en petite tenue, sortaient les soixante chiens composant l'équipage de cerf. Hourvari, le premier piqueur, marchait à l'arrière-garde, les autres en tête et sur les flancs. Le piqueur du prince de Joinville, Vol-ce-l'est, avec ses valets de chiens, promenait de son côté le vautre de la même manière et dans la même tenue. Il y avait en plus un petit équipage de quinze beagles sous la direction de Chéri. Ils servaient à chasser le chevreuil à tir. Même on m'avait dit qu'ils en avaient forcé plusieurs. J'en parlai à M. Quiclet. C'était parfaitement vrai. Seulement, ajoutait le capitaine des chasses, vous vous rendez bien compte que si ces petits chiens ont pu prendre des chevreuils dans cette forêt de Chantilly, où ils n'ont jamais plus de peine à courir que sur un tapis, ils ne pourraient rien faire dans votre pays de Bretagne, où il leur faudrait talouper par-dessus ajoncs et bruyères.

D'ailleurs, ils sont plus vites et plus résistants qu'on ne supposerait tout d'abord et, pour tout dire, je crois que les chevreuils de Chantilly sont assez faciles à prendre.

Valet de chiens

La grande tenue de chasse d'Orléans est rouge avec chapeau à trois cornes et galons sur toutes les coutures. On la trouve décrite dans les règlements faits par Louis XV, mais le duc d'Aumale avait adopté la petite tenue, plus en rapport avec les modes modernes. C'est, pour les piqueurs et valets de chiens à cheval, une tunique de drap bleu d'Orléans, avec col droit et boutonnée.

Un galon de vénerie au col et aux manches, le bouton est d'argent avec un 0 dans un triangle. Une toque galonnée de vénerie et une culotte de velours bleu. La tunique n'a pas de revers sur la poitrine. Elle est ouverte de manière à laisser voir la cravate blanche à plastron, sans col. La trompe, le couteau de chasse et le ceinturon de vénerie.

Piqueur

Le gilet est galonné d'argent, parce que Louis XV a réglé que le gilet de livrée de la maison d'Orléans serait galonné d'argent pour tous les services.

Quant à la tenue du chenil, elle était ainsi faite :

Toute en drap bleu d'Orléans. Casquette plate à visière vernie. La jaquette et le pantalon pour les piqueurs, le veston et le pantalon pour les valets de chiens. Même bouton que pour la tenue de chasse.

On donnait aux chiens de la soupe de viande de cheval et de pain d'orge ; mais seulement les soirs de chasse, au retour. Les autres jours ils n'avaient à manger que du pain d'orge sec, à quatre heures. On peut discuter à perte de vue sur la théorie de cette manière de faire ; mais il y a un fait certain, c'est que, dans la pratique, elle donnait de bons résultats ; les chiens étaient toujours gais, vigoureux, en beau poil, en un mot très bien portants. Le chien chassait avec sa cocarde, dont on ne le dépouillait que pour en parer le pied gauche du cerf ayant de le suspendre dans le chenil.

Leur cuisine et leur salle de bain étaient un modèle de propreté et d'agencement, ainsi que leurs chenils.

Tous les ans, le 3 novembre, la messe de Saint-Hubert était célébrée solennellement dans l'église paroissiale de la ville.

Le chien de tête y assistait, le cou paré de la cocarde de Saint-Hubert, bleue et rouge, et tenu en laisse par le premier piqueur.

Ce jour-là, le rendez-vous était à la table et l'on attaquait un dix-cors dont les bois venaient s'ajouter à la belle collection du château.

Le chien chassait avec sa cocarde, dont on ne le dépouillait que pour parer le pied gauche du cerf avant de le suspendre dans le chenil.

Quand je vis Hourvari à l'exposition canine du Cours-la-Reine en mai 1886, il me fit part de ses inquiétudes qui ne tardèrent pas à se trouver justifiées.

Quelque temps après, la vie était arrêtée au château des Condés comme à celui de la Belle-au-Bois-Dormant. A l'arrivée du Prince, dans le conte de Perrault, la Belle se réveilla. Nous avons vu le duc d'Aumale rentrer dans son château, mais c'est seulement quelques années après son retour en 1893 qu'il laissa à son neveu, le duc de Chartres, le soin de tirer de son sommeil la grande vénerie de Chantilly.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LES GRANDES GUIDES (Ménage à quatre) In-18 jésus (épuisé) LIBRAIRIE PAIRAULT (1886).

LES GUIDES (Ménage à un et à deux) In-18 jésus (épuisé) ADOLPHE LEGOUPY, ÉDITEUR, 1897

EN DÉPLACEMENT (Chasses à courre en France et en Angleterre) In-4 cavalier PLON. NOURRIT ET Cie, ÉDITEURS, 1887

SPORT (Mélanges traduits de J'anglais) ADOLPHE LEGOUPY, EDITEUR, 190427